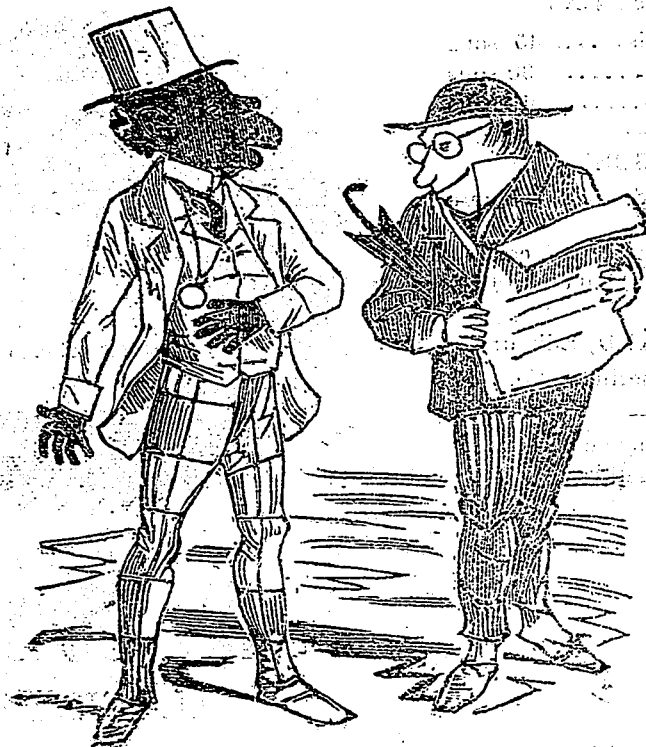


prétendues idées démocratiques, ils sacrifient l'appel au peuple, et l'élection des conseillers législatifs et semblent (ils ne parlent point) vous prier de croire que la démocratie recevra son plein développement de la confédération. Ils jettent les principes à la mer et ne savent pas quand le flot les rapportera!

Mais ce projet de confédération, est-il donc si beau, si grand, qu'il faille lui sacrifier une partie de nos garanties et de nos libertés, si vaillamment acquises? Est-il donc si séduisant, qu'il ait pu amener de bouillants républicains à ne rêver plus maintenant, pour notre pays, que de monarchie constitutionnelle?

Nous avons hâte que la position que ces hommes se sont faite, se dégage au plus vite, dans l'intérêt de la vérité; nous avons hâte qu'ils viennent nous expliquer comment il se fait que les principes de souveraineté populaire qu'il ont autrefois exposés avec tant de talent et de persévérance, sont devenus tout à coup la proie du parti conservateur.

Quant à nous, qui ne croyons pas encore que la confédération signifie démocratie, nous sommes sur nos gardes et nous ne voulons pas plus tomber dans le traquenard des ministres que dans celui que nous tendent les nouveaux



IALOGUE HUMORISTIQUE ENTRE UN NÉGROPHILE ET L'UN DES NÈGRES AFFRANCHIS DES ÉTATS-UNIS.

ETUDE DE CARACTÈRES.

(Suite et fin.)

« Nous voilà enfin arrivés à cette époque de la vie du grand Napoléon où l'Europe donna le spectacle inouï de tout un continent conjuré contre un seul homme; nous voilà arrivés à cette période glorieuse et malheureuse en même temps, où les destinées de la France, ébranlées par l'épouvantable cataclysme de Waterloo, se trouvèrent changées tout à coup.

De même que le contraste frappant qui règne entre une tempête furieuse et le calme qui lui succède fait ressortir davantage l'apathie des éléments; de même aussi la France, en butte pendant près d'un quart de siècle à des événements extraordinaires, à des guerres continuelles, respira longuement, et, insouciant par épuisement, laissa agir ses chefs à leur guise et ferma les yeux sur tout ce qui put surgir dans son sein mais ce sommeil ne devait pas être long, et le réveil de 1830...

Mais je pense, interrompit l'Anglais, que vous voilà quelque peu loin de votre sujet. Vous étiez, ce me semble, rendu à Waterloo. S'il vous plaît de rétrograder un peu et d'en finir, car je ne puis vous entendre bien longtemps.

Il sera fait comme vous le désirez, monsieur; encore quelques mots, et je conclus!

Mais, avant de commencer, dites-moi si vous soutenez avoir vaincu Napoléon à Waterloo, et si vous vous attribuez la gloire de sa défaite?

Sans aucun doute, et je ne pense pas que j'aie pu m'empêcher d'affirmer le contraire.

Attendez un peu, et je vais vous prouver l'histoire en main, que vous êtes dans l'erreur.

Hal-hal-hal! se contenta de faire l'Anglais avec dédain, sans faire attention à ce que l'autre disait et tout en continuant à marcher.

Nous avons reçu de notre spirituel correspondant de New-York le dialogue suivant LE NEGROPHILE. —Voilà la guerre achevée, et avec la fin de la guerre, la liberté.

SAMBO.—Oh! oui, monsieur.

LE NEGROPHILE.—Te voilà content, tu es libre comme nous, habillé comme nous, tu peux ras devenir..... SAMBO.— Oh! jamais blanc comme vous.

tion à cet accès d'hilarité, le Canadien commença ainsi:

« Je ne vous parlerai pas de toutes les difficultés que Napoléon eut à vaincre, après sa retraite de l'île d'Elbe, pour reparaitre sur les champs de bataille, à la tête de ses armées. Sans m'arrêter non plus aux masses de Prussiens qu'il dut culbuter sur son passage pour parvenir aux troupes anglaise, je me contenterai de le faire arriver le 18 juin 1815, près du village de Waterloo où était campée l'armée du duc de Wellington, forte d'environ cent dix mille hommes.

En outre de cela, le duc attendait, d'une heure à l'autre, l'armée prussienne commandée par Blücher. Napoléon, au contraire, ayant détaché le maréchal Grouchy, avec un corps considérable, pour empêcher les Prussiens de se joindre aux Anglais, ne put disposer à Waterloo que de soixante-huit mille hommes, presque tous jeunes soldats nouvellement recrutés.

Cependant, malgré son infériorité numérique, Napoléon, ne pouvant plus reculer, engagea cette funeste bataille, qui devait changer la face de l'Europe.

Ce fut un grand combat... un combat de géants!

Des deux côtés on fit des prodiges de valeur. Les Français animés par la présence de celui qui les avait promènes pendant vingt ans à travers l'Europe épouvantée; se jetaient en aveugle sur

les Anglais....

On remarqua surtout une charge de cavalerie qui décida un instant du sort de la bataille. Ce fut celle faite par les cuirassiers du maréchal français Hermann et les grenadiers de la garde pour dégager le corps de l'intrepide Ney qui s'était avancé jusqu'au cœur de l'armée ennemie.....

Vingt fois l'infanterie anglaise fut enfoncée par les escadrons français, et vingt fois elle se reforma. Enfin elle fut obligée de céder en frémissant..... la bataille était gagnée, et les cris de victoire se faisaient entendre dans tous les rangs de l'armée de Napoléon.

La route de Bruxelles était déjà encombrée de bagages et de fuyards anglais, lorsqu'un aïe une vive fusillade se fit entendre dans le lointain.

Les Français croyaient que c'était le maréchal Grouchy qui devait les rejoindre, redoublent leurs cris et font retentir l'air de ces mots si sonores victoire! victoire!

Totale méprise! Au lieu de cette réserve tombe sur eux, comme une avalanche, toute l'armée prussienne de Blücher.

Ce moment fut décisif. En vain Napoléon vint-il changer le front de son armée; il est impossible d'exécuter un mouvement, tant le désordre est grand. Bientôt le cri de sauve qui peut se fait entendre et une horrible confusion, augmentée par l'obscurité de la nuit, empêche de ne rien distinguer.